



Oui. Roman, chronique, satire, poème, « L'éclaircie » est un hymne à la vie, sur fond d'inceste heureux.

Le cavalier de la NRF

« Tout entier art », Philippe Sollers fait de nouveau mouche avec « L'éclaircie ».

PAR MARC LAMBRON

Un roman de Philippe Sollers, c'est toujours un entrelacement de chronique, de satire, de poème. « L'éclaircie » ne déroge pas à la règle. L'argument-prétexte ? Un homme se souvient de son enfance bordelaise, de sa sœur, prénommée Anne, avec laquelle il a un jour échangé un baiser profond à Venise, au bord de l'inceste. A Paris, lors de l'arrivée du manuscrit de « L'histoire de ma vie », de Giacomo Casanova, le narrateur rencontre Lucie, une grande bourgeoise intelligente, à laquelle le lie bientôt un amour secret, sous l'égide de la devise de Casanova, « Sequere deum » (Suivre le dieu). Lors de leurs séances de fin d'après-midi dans un studio du 7^e arrondissement, ils évoquent l'air du temps, l'affaire Bettencourt et le souvenir de François Mitterrand, « l'ultime pharaon de la pyramide hexagonale ».

Sur l'écran du réglage social, les deux amants voient passer des individus déprimés ou confor-

En guerre

La suppression du concours de culture générale à Sciences po indigné Philippe Sollers : « On écrase tout ce qui peut singulariser l'individu », a-t-il confié à Pascale Clark sur France Inter, dénonçant « un nivellement par le bas » et la volonté non dite de « former des esclaves qui ne disent rien et appliquent, scotchés à leur ordinateur, la mise en coupe technique de l'humanité qui est en cours d'une façon mondiale ».

mistes : « Rock, cuir, albums, drogue, visages décaqués, trash, gore, images virtuelles, cinéma, slogans pseudo-libertaires. » L'ironie sur les lamentos sexuels de l'époque s'accompagne du souvenir bénéfique de femmes aimées : « Plus la surveillance technique augmente, plus les possibilités de liberté s'accroissent pour les systèmes nerveux éprouvés. » En filigrane, l'ancien maoïste bordelais regarde les Chinois faire main basse sur les chais du Médoc. Le cavalier de la NRF se moque des tablettes, seul le papier fait foi. Et surtout – c'est le cœur du livre – la tristesse de l'époque, celle de la « classe moyenne universelle », est comme jugée par la peinture de deux géants, Manet et Picasso.

Acuité musicale. Le titre du livre renvoie à « l'intime, l'instant, l'éclaircie, la rencontre », c'est-à-dire cette trouée

dans le temps que déclenche la contemplation de tableaux essentiels, tels « L'Olympia » ou « Guernica ». Si Picasso voyait l'intelligence dans chacun des coups de pinceau de Manet, c'est que le XVIII^e siècle français, dit Sollers, s'est approfondi et épanoui dans les noirs profonds du peintre du « Déjeuner sur l'herbe ». Puisque les tableaux effacent ceux qui ne les voient pas, ils portent à une prière exultante ceux qui savent les regarder. Sollers est un écrivain de l'affirmation, il y a un « oui » sollersien, comme une cantate de l'être-là : « J'évite autant que possible la mort. » Et aussi : « On arrive, ou pas, à jouer jusqu'au bout son enfance. »

« L'éclaircie » est un très beau livre. Sollers opacifie ses noirs, les travaille en profondeur, leur fait rendre leur charge de lumière. Sans cesse, il transforme le risque de forfanterie en acuité musicale. En dialogue-fusion avec la peinture de Manet et de Picasso, il parle merveilleusement de ce dernier et de ses compagnes, y compris les négatives – Olga, Dora, Françoise. Le souvenir des bordels du Barrio Chino, les femmes secrètes aux yeux sombres, l'éblouissement du trait juste, Sollers a pu les connaître en première personne. « Tout ce qui est atteint est détruit », disait Montherlant. Philippe Sollers, curieuse solitude, est assis sur une œuvre et écrit pourtant dans le claquement nerveux d'un élan natif. Moiré, ensoleillé, tranchant, polyphonique, son style fait mouche à la chute de phrase : c'est un bonheur ponctué. Et c'est dans ce sentiment, exact et profus, qu'on aura eu la chance de le lire ■

« L'éclaircie », de Philippe Sollers (Gallimard, 236 p., 17,90 €).